

# Avant-propos

Comme l'annonce son sous-titre, ce recueil ambitionne de rassembler les meilleurs récits de science-fiction dus à la plume de Poul Anderson (1926-2001). Autant dire que la tâche ne fut pas aisée. En plus de cinquante ans de carrière, le créateur de la Patrouille du temps a publié quantité de textes mémorables. Il nous a fallu faire des choix, parfois draconiens. Mais, à mesure que nous avançons dans notre travail, l'orientation du volume s'est définie de façon quasiment organique.

Bien qu'il ait écrit des contes brefs et des sagas en plusieurs volumes, la distance de prédilection de notre auteur était le plus souvent la *novella* ou la *novelle* : un récit plus étoffé qu'une nouvelle, mais conservant une concision, une nervosité qui lui permettaient de développer son thème de façon percutante. C'est donc cette forme de récit que nous avons choisi de privilégier, rejoignant en cela les lecteurs qui ont souvent couronné Anderson pour des textes de ce calibre.

Par souci d'unité, ensuite, nous nous sommes concentré sur son œuvre de science-fiction — tant il est vrai, par ailleurs, que ses chefs-d'œuvre de *fantasy* ressortissent tous à la forme romanesque. Et c'est en relisant notre première sélection que nous avons constaté une profonde cohérence dans les textes jusqu'ici retenus : chacun d'eux combinait, à sa manière, de solides sous-bassements spéculatifs, des références mythologiques ou littéraires des plus pertinentes, et une volonté de définir des enjeux sur plusieurs niveaux : ce qui se joue dans la prose andersonienne, c'est non seulement le destin du ou des personnages, mais aussi celui de leurs civilisations, voire de l'univers dans son ensemble. Et l'auteur n'a pas son pareil pour tisser un réseau de correspondances poétiques entre l'individuel et le collectif, le plus souvent en faisant appel à l'immense culture qui est la sienne.

Voici donc, pour votre plaisir, une sélection de neuf récits où l'aventure se mêle à la spéculation, la poésie au suspense et le cosmique à l'humain. Un panorama des thèmes classiques de la science-fiction auquel Poul Anderson imprime sa touche unique.

Bonne lecture !

Jean-Daniel Brèque

Note : Si aucun des récits présentés ici n'est inédit à proprement parler, ils ont tous été revus et corrigés pour la présente édition. Poul Anderson retouchait souvent ses textes pour leur publication en recueil, et nous nous sommes référé pour chacun d'eux à la dernière édition parue de son vivant. Toutes les traductions ont été révisées, voire refaites pour l'une d'elles, plus courte d'un bon tiers que la version recueillie en volume.

# La Reine de l'Air et des Ténèbres

Titre original : *The Queen of Air and Darkness*

Prix Hugo 1972 & Nebula 1971

In *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, avril 1971

Première publication française : in *Fiction* n° 238 (octobre 1973)

Nouvelle traduite de l'américain par Michel Deutsch

Traduction révisée par Jean-Daniel Brèque pour la présente édition

*Pièce maîtresse du numéro spécial que The Magazine of Fantasy & Science Fiction consacra à Poul Anderson en 1971, couronnée l'année suivante par un Hugo et un Nebula, « La Reine de l'Air et des Ténèbres » est sans doute le chef-d'œuvre de notre auteur.*

*À la base du récit, comme souvent, un conflit. Mais qui oppose-t-il ? A-t-on affaire à une menace naturelle ou surnaturelle ? La réponse à cette question apportera bien des surprises.*

*Au fil des textes, on voit Anderson creuser un sillon qui lui est cher : celui de la liberté et de l'autodétermination. Comme les Espers de « Pas de trêve avec les rois ! », les Audelants ont entamé une vaste entreprise de manipulation mentale pour asservir les humains ; mais ils agissent ainsi pour se défendre et non pour conquérir. Sherrinford en tiendra compte.*

*Le récit semble se terminer de façon ambiguë. Mais si l'on considère les noms qu'Anderson a donnés à ses planètes et à ses lunes, on ne peut qu'espérer des épousailles, comme en annonce la dernière ligne d'un certain poème signé Victor Hugo.*

LES DERNIÈRES LUEURS du dernier couchant se prolongeraient presque jusqu'au milieu de l'hiver, mais il n'y aurait plus de jour et Septentrion se réjouissait. Les bourgeons des buissons ardents éclataient ; flamboyantes, les fleurs d'acier bleues pointaient dans le tapis de pluviantes qui recouvrait toutes les collines, les ne-m'embrassez-pas, tout blancs, émergeaient timidement dans les vallons. Les mousquilles aux ailes iridescentes filaient d'une fleur à l'autre. Un bouquetin couronné secoua ses cornes et brama. D'un horizon à l'autre, le ciel virait du violet au noir. Les deux lunes, presque à leur plein, dérivèrent dans le ciel, altières, parant les feuilles et les eaux d'un étincelant frémissement de gel. Une aurore polaire brouillait les ombres, immense et ondoyant rideau de lumière tendu sur le firmament. Au-delà, brillaient les premières étoiles.

Un garçon et une fille étaient assis sous le dolmen dominant le Tertre de Wolund. Leurs cheveux flottant sur leurs reins étaient d'un blanc singulier, comme délavés par l'été. Leurs corps, encore hâlés, se confondaient avec la terre, les buissons et les rochers, car ils ne portaient que des guirlandes de feuilles en guise de vêture. Lui soufflait dans une flûte d'os et elle chantait. Ils étaient amants depuis peu. Ils avaient environ seize ans, mais ils ne le savaient pas car ils se considéraient comme des Audelants. Aussi étaient-ils indifférents au temps et se rappelaient-ils fort peu, pour ne pas dire pas du tout, qu'ils avaient jadis habité les terres des hommes.

Les notes froides de la flûte se tressaient autour de la chanson que chantait la fille :

*Jette un sort,  
Tisse-le bien  
De poussière et de rosée,  
De nuit et de toi.*

Près du tertre funéraire, un ruisseau, emportant les reflets des lunes vers la rivière que cachait les collines, répondait à la chanson de rapide en rapide. Une volée de chauves-souris d'enfer glissa, toute noire, sous les voiles de l'aurore polaire.

Une silhouette sautillante surgit sur la Lande Nuage. Elle avait deux bras et deux jambes, mais c'étaient des jambes démesurées se terminant par des pieds garnis de griffes, et elle était couverte de plumes du bout de la queue à la pointe de ses vastes ailes. Ses yeux constituaient le trait le plus frappant de son visage à demi-humain. Si Ayoch avait été capable de se tenir tout droit, il serait arrivé à l'épaule du garçon.

« Il porte quelque chose », dit la fille en se levant. Sa vision n'était pas faite pour la lumière crépusculaire, car ce n'était pas une Septentrionale, mais elle avait appris à utiliser tous les signaux que captaient ses sens. Outre qu'un puck se déplaçait généralement en volant, il y avait une certaine lourdeur dans la démarche précipitée de celui-ci.

« Et il vient du sud. » L'excitation monta chez le garçon, aussi brutalement que la flamme verte qui zébra soudain la constellation de Lyrth. Il se précipita en bas du tertre en criant : « Oï, oï, Ayoch ! Moi ici... Flocon-de-Brume !

– Et Ombre-d'un-Rêve », dit la fille en riant et en se précipitant derrière lui.

Le puck s'arrêta. Sa respiration était plus forte que le bruissement des plantes du marécage environnant. Une odeur de yerba écrasée montait de l'endroit où il se tenait.

« Bienvenue à l'orée hivernale, sifflota-t-il. Aidez-moi à apporter ceci à Carheddin. »

Il leur présenta ce qu'il tenait. Ses yeux étaient des lumignons. La chose bougeait en vagissant.

« Mais c'est un enfant ! s'exclama Flocon-de-Brume.

– Tu as été ainsi, fils, tu as été ainsi. Oh, oh ! quelle belle prise ! fanfaronna Ayoch. Ils étaient toute une troupe dans le camp du Bois en Friche, avec des armes, des machines de guet et de gros chiens épouvantables qui rôdaient pendant leur sommeil.

Mais je suis arrivé par les hauteurs, car je les avais espionnés et je savais qu'une poignée de poussière de rêve...

– Le pauvre petit ! » Ombre-d'un-Rêve prit l'enfant et le serra contre sa poitrine naissante. « Tu dors encore d'un profond sommeil, n'est-ce pas ? » L'enfant tâtonna à l'aveuglette à la recherche d'un sein. Elle sourit derrière le voile de ses cheveux. « Non, je suis trop jeune et, toi, tu es déjà trop grand. Mais rassure-toi : quand tu te réveilleras à Carheddin, sous la montagne, tu te régaleras.

– Yo-ah, dit Ayoch d'une voix très douce. Elle est sortie. Elle a entendu, elle a vu. Elle approche. » Il s'accroupit, ailes repliées. Flocon-de-Brume s'agenouilla, puis Ombre-d'un-Rêve l'imita, mais sans lâcher l'enfant.

La haute silhouette de la Reine se détachait devant les lunes. Pendant quelques instants, elle contempla les trois êtres et leur butin. Ils cessèrent d'avoir conscience des bruissements de la colline et des marais pour ne plus entendre que le chuintement de l'aurore polaire.

« Ai-je bien fait, Mère des Étoiles ? demanda enfin Ayoch dans un souffle.

– Si tu as volé un bébé dans un camp empli de machines, répondit la voix mélodieuse, c'étaient des gens venus du Sud qui accepteront peut-être la chose avec moins de résignation que les fermiers.

– Mais que peuvent-ils faire, Faiseuse de Neige ? demanda le puck. Comment pourraient-ils nous traquer ? »

Flocon-de-Brume leva la tête et dit fièrement : « D'ailleurs, à présent, ils ont peur de nous, eux aussi.

– Et il est adorable, murmura Ombre-d'un-Rêve. Nous avons besoin d'enfçons comme lui, n'est-ce pas, Céleste Dame ?

– Il fallait bien que cela arrive, un crépuscule ou l'autre, répliqua la souveraine. Prenez-le et occupez-vous de lui. Par ce signe, ajouta-t-elle en faisant un geste, il est propriété des Habitants. »

Ils s'abandonnèrent à leur joie. Ayoch se laissa rouler le long de la pente jusqu'à ce qu'un frémissant arrête sa course. Alors, il en escalada le tronc, rampa jusqu'à une maîtresse branche et,

à moitié caché par le feuillage mouvant, il se mit à pousser des croassements. Le garçon et la fille prirent à petits bonds le chemin de Carheddin. L'allure souple et légère, ils chantaient :

*Wahäi, Wahäi !  
Wayala läi !  
Prends l'aile du vent,  
Escalade le ciel,  
Hurle et crie,  
Tombe avec les flèches de la pluie,  
Tombe dans le tumulte,  
Glisse jusqu'aux arbres que gercent les frimas des lunes,  
Jusqu'aux ombres de rêve qu'ils plaquent,  
Et confonds-toi avec le clapotis des vaguelettes sur le lac,  
Où se noient les rayons des étoiles.*

En entrant, Barbro Cullen éprouva un sentiment de consternation qui lui fit presque oublier son chagrin et sa colère. La pièce était mal tenue. Sur toutes les tables s'entassaient des revues, des bandes magnétiques, des codex, des fichiers, des papiers griffonnés. Une couche de poussière recouvrait la plupart des rayonnages et des moutons traînaient dans les coins. On avait calé contre un mur une paillasse de laboratoire, avec un microscope et des instruments d'analyse. Un matériel compact et efficace, certes, mais qu'on ne s'attendait pas à trouver dans un bureau et qui dégageait une vague puanteur chimique. Le tapis était élimé, le mobilier délabré.

Était-ce là sa dernière chance ?

Puis Eric Sherrinford surgit. « Bonjour, Mrs. Cullen. » Son ton était guilleret, sa poignée de main ferme. Barbro Cullen n'était pas offusquée à la vue de sa combi fanée. Elle-même n'attachait que peu d'importance à sa propre apparence, sauf dans les grandes occasions. (Et y en aurait-il encore pour elle si elle ne retrouvait pas Jimmy ?) En ce qui concernait sa personne, remarqua-t-elle, Sherrinford était d'une propreté féline.

Son sourire creusa des pattes d'oie à la commissure de ses paupières. « Pardonnez ce capharnaüm de célibataire. Sur Beo-

wulf, nous avons — nous avions, tout du moins — des machines qui s'occupaient du ménage et je n'ai jamais pris l'habitude de le faire moi-même. En outre, je ne veux pas qu'un domestique mette la pagaille dans mes accessoires. Il est plus pratique pour moi de travailler dans mon appartement que dans un bureau séparé. Vous ne voulez pas vous asseoir ?

– Non, merci, murmura-t-elle. Je ne pourrais pas.

– Je comprends. Mais, si vous voulez bien m'excuser, mon rendement est meilleur quand je suis dans une position relaxée. » Il se laissa choir dans un fauteuil, croisa ses jambes interminables, sortit une blague et une pipe qu'il se mit en devoir de bourrer. Barbro s'étonna de le voir employer une méthode aussi antique pour consommer son tabac. En principe, Beowulf était doté d'équipements dernier cri qu'on n'avait pas encore les moyens de fabriquer sur Roland. Enfin, certaines coutumes désuètes perduraient encore, d'une manière ou d'une autre. C'était plus ou moins la règle dans les colonies, se rappelait-elle avoir lu. Si les gens prenaient la route des étoiles, c'était dans l'espoir de préserver des choses aussi démodées que leur langue maternelle, le gouvernement constitutionnel ou la civilisation technocratique...

La voix de Sherrinford la fit sortir de l'état de confusion mentale où la plongeait la fatigue : « Il faut que vous me donniez des détails, Mrs. Cullen. Tout ce que vous m'avez dit, c'est qu'on a enlevé votre fils et que les autorités locales refusent d'agir. En dehors de cela, je n'ai que des données élémentaires — je sais, par exemple, que vous êtes veuve et non divorcée, que vous êtes issue d'une famille de pionniers de la terre Olga-Ivanoff, qui maintient néanmoins d'étroites relations par télécommunications avec Christmas Landing, que vous avez fait des études de biologie et que vous vous êtes récemment remise à travailler dans cette branche après une interruption de plusieurs années. »

Bouche bée, elle fixa le jeune homme aux pommettes hautes, au nez aquilin, aux cheveux noirs et aux yeux gris. Eric Sherrinford fit claquer son briquet et la flamme parut embraser la pièce tout entière. Le silence régnait sur les hauteurs de la ville et le crépuscule hivernal s'infiltrait par les fenêtres. « Comment

pouvez-vous savoir tout cela, au nom du cosmos ? » s'entendit-elle demander.

Il haussa les épaules et adopta une posture de conférencier qui devait lui être familière. « Noter les détails et les emboîter les uns aux autres, tout mon travail est là. Après avoir passé un peu plus d'un siècle sur Roland, au cours duquel ils ont eu tendance à se grouper en fonction de leurs origines et de leur mentalité, les gens ont développé des accents régionaux. On décèle chez vous une trace du grassement d'Olga mais vous vocalisez les voyelles comme on le fait dans ce secteur bien que vous viviez à Portolondon, ce qui permet de supposer que votre enfance s'est passée au contact du parler métropolitain. Vous avez fait partie, m'avez-vous dit, de l'expédition Matsuyama et votre fils vous a accompagnée. Cette autorisation n'aurait pas été accordée à une simple technicienne : donc, il fallait bien que vous soyez suffisamment précieuse pour obtenir cette dérogation. Il s'agissait de recherches écologiques : j'en conclus que vous êtes spécialisée dans les sciences de la vie. Pour la même raison, vous possédiez par la force des choses une expérience préalable du travail sur le terrain. Mais vous avez le teint clair et votre peau ne présente pas cet aspect racorni causé par une exposition prolongée à notre soleil. Par conséquent, vous avez dû rester longtemps sédentaire avant d'entreprendre ce malheureux voyage. Quant au fait que vous êtes veuve... vous ne m'avez jamais parlé d'un éventuel mari, mais il y a eu dans votre vie un homme auquel vous étiez si attachée que vous portez encore l'alliance mais aussi la bague de fiançailles qu'il vous a données. »

La vision de Barbro Cullen se brouilla et elle sentit ses yeux la piquer. Ces derniers mots avaient fait renaître en elle le souvenir de Tim — colossal, éclatant de santé, jovial et si doux. Il fallait qu'elle se détourne, qu'elle regarde au-dehors. « Oui, vous avez raison », dit-elle, les yeux fixés sur la fenêtre.

L'immeuble s'élevait sur une colline dominant Christmas Landing. La ville s'étagait au loin en un fouillis de murs, de toits, de cheminées archaïques et de rues illuminées par les lampadaires, ainsi que par des feux follets qui n'étaient autres que les phares des véhicules à conduite humaine, jusqu'au port,

jusqu'à la courbure de la baie de Venture, que sillonnaient les navires en partance ou de retour des îles du Soleil ou autres régions plus reculées de l'océan Boréal, et que les derniers feux de Charlemagne faisaient scintiller comme du mercure. Olivier, disque moucheté d'orange d'un diamètre apparent d'un degré, montait à une vitesse accélérée dans le ciel ; au plus près du zénith, qu'il n'atteignait jamais, il aurait l'éclat de la glace. Aude, de moitié moins grosse, était un mince croissant dans les parages de Sirius. Barbro Cullen se rappela que Sirius était proche de Sol, mais Sol n'était visible qu'au télescope...

« Oui », répéta-t-elle, la gorge nouée, « mon mari est mort il y a quatre ans environ. J'étais enceinte de notre premier enfant quand il a été tué par un monocère furieux. Nous étions mariés depuis trois ans. Nous avons fait connaissance à l'université — vous savez que les télécours du Central pédagogique ne donnent qu'une formation élémentaire. Nous avons constitué notre propre équipe pour effectuer des études écologiques à façon... est-il possible d'implanter une population dans tel ou tel secteur sans déranger l'équilibre de la nature ? quels types de cultures y pousseront ? quels risques courra-t-on ?... des questions de ce genre. Et puis, après, j'ai été employée comme laborantine dans une coopérative de pêche à Portolondon. Mais la monotonie de cette existence, l'impression de... de vivre claustrée me pesaient. Le professeur Matsuyama m'a proposé de rejoindre l'expédition qu'il organisait pour explorer la terre Commissaire-Haunch. J'ai pensé... Dieu me pardonne, j'ai pensé que Jimmy... Tim avait décidé de l'appeler James quand les tests ont indiqué que ce serait un garçon, en l'honneur de son père et parce que Jimmy rimait avec Timmy... Oh ! j'ai pensé que Jimmy pourrait m'accompagner sans danger. Je ne supportais pas l'idée de le laisser pendant plusieurs mois, pas à cet âge. On s'arrangerait pour qu'il ne sorte jamais du camp, il n'y avait pas de difficultés. Qu'aurait-il eu à craindre à l'intérieur de l'enceinte ? Je n'avais jamais cru à ces histoires d'Audelants qui volent des enfants humains. Je considérais que c'était une excuse derrière laquelle s'abritaient des parents négligents, que les petits disparus s'étaient perdus dans les forêts, qu'ils

avaient été attaqués par des hordes de satans ou... Je sais maintenant que je me trompais, monsieur Sherrinford. La vigilance des gardes robots a été mise en échec et on avait drogué les chiens. Quand je me suis réveillée, Jimmy n'était plus là. »

Sherrinford examina la visiteuse à travers la fumée de sa pipe. Barbro Endahl Cullen était une grande femme d'une trentaine d'années (attention : l'année rolandienne, égale à quatre-vingt-quinze pour cent de l'année terrestre, n'était pas la même que l'année beowulfienne), bien découplée, les jambes longues, la poitrine pleine, la démarche souple. Le visage large, le nez droit, des yeux noisette au regard direct, une bouche lourde mais mobile. Ses cheveux châtain tirant sur le roux, coupés court, dégageaient ses oreilles. Sa voix était rauque et elle portait des vêtements de ville. Voyant qu'elle se tordait les mains et désireux de la calmer, il lui demanda d'un air sceptique : « Et maintenant, croyez-vous aux Audelants ? »

– Non. Sauf que... ma conviction n'est plus aussi inébranlable. » Elle fit demi-tour pour lui lancer un coup d'œil chargé de défi. « Et on a trouvé des vestiges.

– Des fragments de fossiles, acquiesça-t-il. Quelques objets de facture néolithique mais apparemment très anciens, comme si ceux qui les avaient fabriqués étaient morts depuis des éternités. Les recherches les plus poussées n'ont apporté aucun indice réel prouvant qu'ils auraient survécu.

– Jusqu'à quel point peut-on parler de recherches poussées dans le désert polaire avec ses étés de tempêtes et ses hivers de ténèbres ? riposta-t-elle. Alors que nous sommes... combien ? un million sur cette planète, dont la moitié entassée dans cette seule ville ?

– Et l'autre moitié répartie sur ce continent, le seul qui soit habitable, objecta-t-il.

– Arctica couvre une superficie de cinq millions de kilomètres carrés, rétorqua-t-elle. La zone arctique proprement dite en représente le quart. Nous n'avons pas l'infrastructure industrielle requise pour édifier des stations de guidage de satellites, construire des avions capables de voler dans cette région, ouvrir des routes dans ces maudites terres nocturnes, établir des bases

permanentes pour apprendre à les connaître et à les domestiquer. Les pionniers isolés affirment connaître l'existence de Grise-gonelle depuis des générations et ce n'est que l'année dernière qu'il a pu être observé par un savant digne de ce nom !

– Cependant, vous continuez à douter de la réalité des Aude-lants ?

– Il pourrait s'agir d'un culte secret né de l'isolement et de l'ignorance, pratiqué par des humains vivant en pleine nature et dont les sectateurs, quand ils le peuvent, volent des enfants pour... » Elle avala péniblement sa salive et baissa la tête. « Mais l'expert, c'est vous.

– D'après ce que vous m'avez dit au visiophone, les autorités de Portolondon doutent de la véracité du rapport de votre groupe. Elles vous tiennent en bloc pour une bande d'hystériques, prétendent que vous n'avez pas pris les précautions qui s'imposaient et que l'enfant s'est éloigné du camp et égaré dans la nature. »

La sécheresse de ce compte rendu chassa l'accablement qui l'habitait et, soudain écarlate, elle rétorqua sur un ton mordant : « Comme n'importe quel gosse de colons ? Non. Je ne me suis pas contentée de brailler. J'ai consulté les archives. Les cas analogues enregistrés sont un peu trop nombreux pour que l'hypothèse de l'accident soit vraiment plausible. Et doit-on aussi négliger les terrifiants récits de réapparitions ? Mais quand je me suis adressée à elles, les autorités m'ont opposé une fin de non-recevoir. Et, si vous voulez mon avis, ce n'est pas uniquement à cause du manque d'effectifs. Je crois que ces gens-là ont peur, eux aussi. Le personnel est recruté à la campagne et Portolondon n'est pas loin de la frontière au-delà de laquelle commence l'inconnu. »

Son énergie s'était dissipée, à présent, et ce fut sur un ton misérable qu'elle acheva : « Il n'y a pas de forces de police centralisée sur Roland. Vous êtes mon dernier espoir. »

L'homme lâcha une bouffée de fumée qui se perdit dans la lumière crépusculaire avant de dire sur un ton radouci : « Ne vous faites pas trop d'illusions, Mrs. Cullen. Je suis le seul détective

privé de cette planète. Je ne dispose que de mes propres moyens et, de surcroît, je suis un nouveau venu.

– Depuis quand êtes-vous ici ?

– Douze ans. À peine le temps de me familiariser avec les zones côtières relativement civilisées. Vous autres, colons depuis guère plus d'un siècle, connaissez-vous même l'intérieur d'Arctica ? »

Il poussa un soupir. « J'accepte de me charger de cette affaire, en grande partie à cause de la nouveauté de l'expérience, et je ne vous réclamerai que les honoraires de rigueur. Mais à une condition : si pénible que cela puisse être pour vous, vous me servirez de guide et d'assistante.

– Mais bien sûr ! Ce que je redoutais le plus, c'était d'attendre sans rien faire. Mais pourquoi moi ?

– Recourir aux services de quelqu'un d'aussi qualifié que vous serait d'un coût prohibitif sur une planète de pionniers où chacun a mille tâches urgentes sur les bras. De plus, vous êtes motivée. Et j'aurai besoin de vous. Je suis terriblement conscient de notre désavantage, à nous qui sommes nés sur un monde aussi totalement étranger à Roland que Roland est étranger à notre mère la Terre. »

La nuit s'épaississait sur Christmas Landing. Il faisait toujours aussi doux, mais les scintillants tentacules de brouillard qui envahissaient les rues donnaient une impression de froid, et plus froide encore paraissait l'aurore polaire qui frémissait entre les lunes. La femme se rapprocha de l'homme dans la pièce assombrie et ne s'en rendit compte que lorsque celui-ci alluma le panneau fluorescent. Tous deux étaient habités par la même solitude, une solitude propre à Roland.